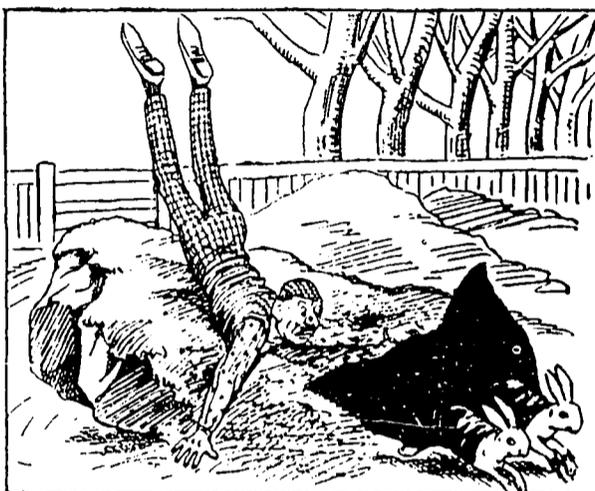


UN TOUR DE LAPINS



(1) Un qui a été volé... mais là, dans les hauts prix, c'est mon ami Bidard. Il passait sur un chemin de campagne quand il aperçoit deux jolis petits lapins blancs qui faisaient des grâces au soleil.  
(2) Bidard n'est pas un imbécile, il retire sans bruit son paletot...

(3) ... S'approche à pas de loup et...  
(4) ... le jette sur les deux quadrupèdes. Le croirez vous ? ils ont fichu le camp avec la veste à Bidard. On peut bien dire que c'est les lapins qui ont commencé, hein ?

bras, si deux de nos ennemis n'avaient eu l'idée de s'approcher du fourgon. Sidi était couché dessus.

Quand les Prussiens furent à quelques pas, le chien se jeta au-devant d'eux en poussant des hurlements si extraordinaires, si féroces, que tout le bataillon s'éveilla du coup et courut aux armes. J'étais précisément couché à deux pas du fourgon, avec Lemoine, un loustic qui avait toujours le mot pour rire. Quand nous eûmes fait leur affaire aux deux Prussiens, qui se trouvèrent juste en face de nos baïonnettes, Lemoine ne put s'empêcher de caresser le chien qui venait nous sauver tous d'un désastre :

— Bravo, d'Assas ! lui dit-il.

Vous avouerez que d'être ainsi comparé à un héros historique, c'était flatteur pour un simple toutou ? Aussi, on ne l'appela plus, dans tout le bataillon, que Sidi d'Assas, ou même d'Assas tout court. Malheureusement, il ne devait pas porter longtemps ce glorieux surnom.

On se battit comme des diables dans l'obscurité glacée du bois de pins, sur ces terrains qui s'en vont sous les pieds comme de la cendre. On ne se voyait pas à deux longueurs de fusil. D'ailleurs, pas un coup de feu. Rien que la baïonnette de part et d'autre. Ce fut terrible. Tous les Prussiens qui ne se sauvèrent pas, furent tués. De notre côté, nous avions sept morts et onze blessés, parmi lesquels mon capitaine.

\*\*\*

A l'aube, un aide-de-camp arriva grand train, porteur d'un ordre du quartier général. Il fallait abandonner nos positions, si chèrement achetées. Nous partîmes.

Nous ne pouvions songer à traîner le fourgon avec nous ; les chevaux ayant été tués dans la bagarre. On le laissa sur place avec le cadavre du joueur d'orgue.

Quelqu'un que l'on n'oublia point, ce fut le chien. C'était à qui l'emmenerait ; les uns l'appelant par son ancien nom : Sidi ; les autres par son nouveau surnom : d'Assas. Mais il n'écouta personne. Le fourgon restait avec le corps de son maître ; Sidi voulut rester.

Fatigué d'employer à son égard tous les moyens de persuasion usités vis-à-vis d'un chien, de le siffler, de lui offrir du pain blanc, des pelures de gruyère, et autres douceurs, je me mis en devoir, au dernier moment, de l'entraîner de force. Il me mordit.

Alors je le lâchai et je rejoignis les camarades.

Nous avions à peine quitté le bois que les Prussiens s'y installèrent. Un tringlot prisonnier, qui était avec eux en ce moment, un nommé Laroche, un ami à moi, s'est trouvé assister à la scène, et il m'en a raconté tous les détails.

Leur premier soin fut d'enterrer les morts. Il faut leur rendre cette justice, qu'ils eurent les mêmes égards pour les nôtres que pour les leurs.

La fosse creusée — une fosse sérieuse, profonde, de près de trois mètres — et y déposèrent tout le monde : amis et ennemis, côte à côte pour la première fois, et ils firent une décharge générale à poudre, en manière d'oraison funèbre, sur cette tombe improvisée.

Laroche, qui est un garçon instruit et qui fait des vers, prétend que c'était très imposant, que le jour naissant vint mettre une auréole sur la fosse grisâtre et que le vent du matin s'étant levé, les grands pins chantèrent un *De Profundis* très réussi. Co diable de Laroche ! Il n'y a que lui pour avoir des idées pareilles.

L'enterrement fini, les Prussiens s'approchèrent du fourgon pour l'inspecter.

Comment ils furent accueillis par Sidi, vous pouvez le deviner. Laroche m'a dit que jamais il n'avait vu un pareil *Cerbère*. Ce mot disait tout, puisque chacun sait que le chien *Cerbère* avait trois gueules.

Un Prussien déclara que c'était un chien enragé. L'autre, un gros butor, qui avait été de l'embuscade quelques heures plus tôt, et qui s'était sauvé, raconta que cette maudite bête avait fait échouer la surprise projetée pour la nuit, et qu'elle avait sauvé ainsi tout un bataillon français.

Cet individu se trouvait être le cuisinier du colonel prussien. Son maître étant survenu, lui fit raconter les faits et lui donna un demi-mark pour faire abattre tout de suite le chien patriote.

— Sans le faire souffrir, toutefois, ajouta-t-il, d'une bonne balle dans la tête.

\*\*\*

Sidi, livré à son bourreau, essaya d'abord de le fléchir par sa bonne grâce. On a beau être brave, chacun tient à sa vie.

Il exécuta donc devant lui, ses tours les plus aimables, des danses de caractères, le menuet, la gavotte, ensuite ses scènes comiques. Mais le gros cuisinier n'était pas homme à s'émouvoir de ses gentillesses ; il prit tranquillement son fusil, qu'il chargea.

Ce que voyant, et comme s'il eut compris le dénouement inévitable, Sidi changea tout à coup d'allures. Il saisit avec sa gueule et plaça entre ses pattes, une branche de bois mort qui se trouvait à terre, coudée au bout comme une baïonnette. Puis il se campa sur son train de derrière et, bravement, il exécuta d'un trait, sa pantomime ordinaire de l'exercice : *Portez, armes ! Présentez, armes ! Et enfin : En joue, feu !*

Le Prussien, qui le visait en ce moment, fut si surpris de voir un chien commander son feu lui-même, qu'il le manqua. Ses camarades qui avaient suivi la scène, s'approchèrent alors, poussés d'un bon mouvement. Mais avant qu'ils pussent intervenir, le gros cuisinier, honteux de sa maladresse, asséna sur la tête du chien, un coup de crosse si furieux, que le bois de l'arme se fendit. L'animal tourna deux ou trois fois sur lui-même, et tomba. Sidi-d'Assas était mort, mort en soldat.

CH. MARIE LEFÈVRE  
(1880).

SA PENSÉE ?

Lui. — Sont-ils bêtes ces savants ! Les voilà-t-ils pas qu'ils prétendent que l'homme descend du singe ?  
Elle. — Une dégringolade, seulement.

MOTS CRUELS

Madame Gibou. — Alors, ça ne vous fait rien, monsieur mon gendre, que je sois malheureuse par vous par votre faute, vous ne voulez pas me faire la moindre concession ?  
Le gendre (hypocritement). — Mais si... mais si, belle-maman, ... à perpétuité si vous voulez.

Quoique tout le monde ne puisse avoir une abondante chevelure, il est possible, à chacun, en employant le Rénovateur des Cheveux, de Hall, d'en posséder une suffisante.